

ILS étaient ensemble : ils étaient heureux. La famille vigilante se glissait entre eux et les séparait avec une implacable douceur, mais le jeune homme et la jeune fille savaient qu'ils étaient proches l'un de l'autre ; le reste s'effaçait. C'était un soir d'automne, au bord de la Manche, au commencement de ce siècle. Pierre et Agnès, leurs parents, la fiancée de Pierre attendaient le dernier feu d'artifice de la saison. Sur le sable fin des dunes, les habitants de Wimeureux-Plage formaient des groupes sombres, à peine éclairés par les étoiles. L'humide air marin flottait autour d'eux. Une paix profonde régnait sur eux, sur la mer et sur le monde.

Les familles ne frayaient pas entre elles ; elles appartenaient à la petite et à la moyenne bourgeoisie ; chacune gardait sa place et ses distances avec modestie, fermeté, dignité. Chacune

s'entourait d'un rempart fait de pelles et de pliants. Chacune respectait scrupuleusement le lot du prochain et défendait le sien avec courtoisie, mais sans faiblesse : ainsi l'épée de bonne trempe plie et ne rompt pas. Les mères murmuraient : « Ne touche pas à ça : ce n'est pas à toi. Pardonnez-moi, Madame, cette place est à mon fils, et celle-ci est à moi. Garde tes jouets : on va te les prendre. »

La journée avait été grosse d'orages qui semblaient couvrir sans cesse et n'éclataient pas. Agnès pensa que ce serait délicieux de tremper ses pieds nus dans l'eau. Mais on ne pénétrait dans la mer qu'au soleil de midi et au sein d'une foule nombreuse, ce qui préservait en quelque sorte la pudeur d'une fille. Elle entendait les soupirs de Pierre : il se plaignait de la chaleur ; il portait un veston sombre et un col dur ; elle le reconnaissait à cette blancheur qui luisait faiblement dans l'ombre. Il était étendu au creux de la dune et remuait les bras avec impatience. Sa mère dit : « Voyons, Pierrot, tiens-toi tranquille », comme lorsqu'il avait douze ans, quoiqu'il en eût vingt-quatre à présent, mais cette voix tendre et autoritaire avait tant de pouvoir sur lui qu'il lui obéissait encore. Simone, la fiancée de Pierre, était assise entre Agnès et lui ;

il se détournait pour ne pas voir les pans clairs de sa ceinture et ses bras lourds et laiteux. Cette Simone semblait faite de lait, de beurre, de crème, songeait-il. C'était bizarre : il avait souvent regardé avec plaisir sa chair fraîche et grasse, sa taille épaisse et douce, ses cheveux roux. Mais, depuis quelque temps, elle lui tournait sur le cœur, comme un plat trop farineux, trop sucré. Pourtant, ils étaient fiancés. La semaine suivante, le grand dîner des fiançailles officielles réunirait les deux familles. Agnès et lui n'avaient aucun espoir. Si peu d'espoir, qu'ils n'avaient même pas échangé d'aveux. C'était inutile. Pierre Hardelot était le fils des Papeteries Hardelot, de Saint-Elme. Les parents d'Agnès étaient brasseurs. Seul un étranger, un homme du dehors aurait jugé une union possible entre eux. Les gens de Saint-Elme ne s'y trompaient pas ; ils comprenaient, eux, avec une subtilité, un tact infailibles, ce qui opposait l'une à l'autre ces deux positions sociales. Ces brasseurs étaient d'extraction vulgaire et, d'ailleurs, venus de Flandre, ils n'appartenaient pas à la région. Les Hardelot étaient de Saint-Elme. Il y avait d'autres obstacles encore. Pierre aurait dû se sentir désespéré, mais, malgré tout, il était heureux. Agnès était là. Ils étaient ensemble.

Le feu d'artifice ne commençait pas. Les hom-

mes se permettaient quelque abandon ; ils allongeaient les jambes, s'appuyaient sur un coude. « Mais personne ne se vautre comme toi. Ça ne se fait pas », dit encore la mère de Pierre à son oreille. Les femmes demeuraient assises par terre comme sur les chaises d'un salon, le buste roide, la jupe couvrant chastement les chevilles. Lorsque les herbes, pâles, agitées par le vent, frôlaient leurs mollets, elles serraient les jambes avec des mouvements de honte. Leurs robes étaient noires et longues ; des cols de lingerie empesée, montés sur baleine, serraient leurs cous et les forçaient à tourner la tête à gauche, à droite, avec une brusquerie saccadée, comme une poule picore un ver. Quand brillait la lumière du phare, on apercevait sur leurs chapeaux tout un parterre de fleurs de gaze et de velours tremblant sur leurs tiges de laiton. De-ci, de-là une mouette empaillée au bec pointu était perchée sur un canotier. C'était la grande mode, la grande vogue de la saison, mais certains la trouvaient un peu osée. Il y avait quelque chose de raccrocheur en cet oiseau aux ailes étendues, au petit œil rond de verre, pensait la mère de Pierre en regardant la mère d'Agnès, en comparant le chapeau de sa voisine, orné de plumes grises, au sien, décoré de marguerites. Mais la mère d'Agnès était Parisienne. Il y avait

des nuances qu'elle ne sentait pas, qu'elle ne comprenait pas.

Cependant, elle semblait très anxieuse de plaire. Elle disait : « Oui. C'est bien mon avis. » « C'est bien ce que je crois », mais son humilité même n'inspirait pas confiance. Chacun savait qu'avant son mariage Gabrielle Florent avait dû travailler pour vivre. Elle-même disait qu'elle avait donné des leçons de chant. Tout était possible. Mais un professeur de chant peut avoir des relations avec des actrices. Malgré tout, on la recevait à Saint-Elme, car, pour ce qui était du présent, il n'y avait rien à dire sur son compte. On la recevait, mais on restait sur la défensive.

Il eût mieux valu pour Agnès, pour l'avenir d'Agnès, une accusation précise sur le passé de sa mère que ces soupçons vagues, ces chuchotements sur son passage, ces hochements de tête, ces soupirs : « Est-ce qu'ils ont de la famille à Paris ? Je trouve que, dans sa jeunesse, cette madame Florent avait mauvais genre. Sa jeune fille ne se mariera pas facilement. Je ne la vois pas mariée. Et vous ? » Florent était mort trois ans auparavant. On s'étonnait que la veuve fût restée à Saint-Elme. « Elle ne doit plus avoir de famille », disait-on avec un air de malveillance : aux yeux des gens de Saint-Elme, l'absence d'une

## *Les Biens de ce monde*

nombreuse parenté était suspecte. « Elle dit qu'elle a perdu tous les siens. » Ce n'était pas une excuse. Une famille de bonne bourgeoisie doit être assez grande, assez résistante pour faire pièce à la mort.

– Le feu d'artifice, le feu d'artifice va commencer, crièrent des voix d'enfants.

Une étoile d'or avait jailli d'un pli de la dune et roulait dans les flots. Avec curiosité et plaisir, les gens se redressèrent. Les habitants de Wimeux-Plage n'étaient pas gâtés par les distractions : on jouait aux petits chevaux dans la salle du Casino et, parfois, des tournées théâtrales venaient de Paris. Les feux d'artifice ne coûtaient rien. De sains principes d'économie régissaient alors le monde.

– Venez ici, Agnès, dit Pierre, ici, devant moi, vous verrez mieux...

Mais lorsque Agnès l'eut rejoint, elle le trouva solidement encadré par sa mère et par sa fiancée. Il lui tendit la main pour l'aider à monter sur la dune, et aussitôt madame Hardelot s'adressa à son mari :

– Charles, place-toi derrière Agnès. Voyons, tu es si grand ! Elle ne voit rien, n'est-ce pas, petite ?

Ainsi, protégé de trois côtés, Pierre était

défendu comme une forteresse. Il repoussa les femmes avec une certaine brusquerie :

— Il fait trop chaud. J'aime mieux mon lit de sable.

Agnès n'osait plus bouger. Elle baissait la tête et dévorait ses larmes.

Pendant l'hiver, les Hardelot et les Florent, quoique voisins, se voyaient peu. Les gens de Saint-Elme possédaient un véritable talent pour ignorer ce qu'ils ne voulaient pas connaître. Comme ils savaient se rendre sourds et aveugles à volonté ! Avec quelle délicatesse ils écartaient de leur chemin ce qui leur déplaisait ! Des familles pouvaient vivre porte à porte pendant vingt ans, et ne jamais échanger un seul regard. Mais ici, à Wimereux, c'était différent. Le père d'Agnès et Charles Hardelot avaient acheté, dans leur jeunesse, un terrain au bord de la mer ; leurs chalets étaient mitoyens. C'était un hasard, et comme il favorisait un bon placement, cela primait toutes les autres considérations. On ne pouvait décemment se regarder en chiens de faïence. D'ailleurs, l'été, cela ne tire pas à conséquence, pensaient les Hardelot ; il semblait que leurs habitudes, leurs préjugés, leurs préventions, tout cela fit partie de leur climat, de leur habitat. En s'éloignant de la maison, ils devenaient plus tolé-

rants. Ainsi, certains insectes n'ont plus d'aiguillons hors de leur trou. Mais la saison allait finir. « Et nous serons séparés pour toujours », pensait Agnès. « Il se mariera, et moi... D'ailleurs, m'aime-t-il seulement ? Il ne me l'a jamais dit... Comme il sait qu'il ne peut pas m'épouser, ce ne serait pas honnête », songea-t-elle encore. « Moi, s'il m'aimait, je le suivrais au bout du monde. »

– Regarde comme c'est joli, dit madame Florent en se penchant vers sa fille.

Et Agnès répondit d'une voix tremblante, sans rien voir :

– Oh, oui, c'est joli.

Une gerbe d'étoiles s'élevait vers le firmament, retombait et éclairait la foule ; elle était accompagnée dans sa chute d'un long sifflement, comme un jet de vapeur. Tous les visages se levaient, celui de Pierre, maigre et hâlé, avec un grand front et une petite bouche sous une légère moustache brune, celui de madame Hardelot, gras, doux et pâle, celui de Simone, au menton lourd, celui d'Agnès qui suivait machinalement les mouvements des autres, le visage d'Agnès frais et mince, son teint de blonde et ses cheveux noirs.